Gabrielle Gaulin

Le corps le dit

Vous vous trouvez devant un des gens qui selon vous sont les plus terribles dans le monde. Il vous parle : il parle de choses philosophes, de choses quotidiennes, de choses du temps. Toujours, il parle. Que faites-vous ? Quelle est la pire insulte qu’on peut donner à quelqu’un qui lui parle ? Bien sûr, le silence.

Dans le livre Le Silence de la Mer, c’est ce que l’oncle français et sa nièce française ont choisi. Mais ils n’ont pas pensé au fait que quand on ne dit rien, l’autre est libre de dire n’importe quoi. C’est comme ça que les deux français têtus se sont trouvés tenant des émotions vrai pour leur « capteur » charmant, Werner von Ebrennac. Le silence veut dire qu’ils ne s’intéressent pas, mais les signes du corps dit qu’ils l’aiment, cet homme rempli d’esprit, qui malgré le silence a montré par ses paroles et son corps qu’il a cru en ses idées, jusqu’à la fin.

Werner est un homme de la musique, qui dit beaucoup avec ses paroles mais aussi avec ses bougements. On est mené à l’aimer par son manière casuel et amiable, qui est vu dans ses paroles et même dans ses petits actions. Dès que le commencement, Werner était toujours respectueux. Quand il est entré pour la première fois, il a fait un salut et il s’est incliné vers la nièce, même il s’est excusé. (19) Comme l’oncle a dit : « Il ne s’y assit pas. Jusqu’au dernier jour, il ne s’assit jamais. … il ne fit rien, jamais, qui pût passer pour de la familiarité. » (25) Werner avait tant de respect pour ces deux gens, et il avait voulu les montrer l’Allemagne auquel il croyait, un pays qui allait les sauver. Donc, il n’a jamais risqué faire quelque chose d’impoli. Il ne voulait pas renforcer l’idée de l’Allemagne bestial.

Pendant qu’il restait chez les français, Werner a fait des choses qui ont exprimé son solitude et son désir d’être aimé par sa belle France. Les deux français ont fait une réception complètement froide pour l’officier : « L’immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, alourdissaient ce silence, le rendaient de plomb. … je visse naître un sourire sur ses lèvres. Son sourire était grave et sans nulle trace d’ironie. Il ébaucha un geste de la main, dont la signification m’échappa. » (20) Malgré les intentions des français, Werner voulait saluer ce silence digne avec ce geste de la main. Werner portait ce sourire fier en trouvant que la France et les français sont exactement comme il a rêvé. Au commencement de l’histoire, on peu voir que Werner s’est senti vraiment seul ; il essayait plusieurs fois à commencer une conversation avec ses « aubergistes », mais pour rien. Il était presque défait ; on peut le voir quand il a resté la tête sur le linteau, tête aux mains, sans bouger. (24) Les français voulaient le laisser se noyer dans le silence, mais il a enfin parlé : « …on ne peut dire qu’il rompit le silence, ce fut plutôt comme s’il en était né. » (25) Werner n’a jamais laissé le silence gagne une victoire. Il était toujours nerveux en parlant, quelquefois immobile, quelquefois hyperactif, mais toujours il parlait de n’importe quoi, sans s’interrompre. (28) Peu à peu, il a commencé à faire entrer les sujets dont il avait des opinions graves. Sa sincérité est claire : en parlant du mariage entre l’Allemagne et la France, son visage montrait un enthousiasme naïf et pur ; il ne pouvait que sourire. (29) En parlant de la morale de *Macbeth,* il est sérieux et respectueux. « Il fit claquer le livre en le fermant, l’enfonça sans la poches de sa veste et d’un mouvement machinal frappa deux fois cette poche de la paume de la main. » (39) Même qu’on pensait que ses paroles sont toutes des mensonges où des bêtises, on est convaincu que Werner y croyait.

Quand Werner est revenu de Paris, les changements étaient clairs. « Nous ne le vîmes pas quand il [Werner] revint. … pendant de nombreux jours, - beaucoup plus d’une semaine, - nous ne le vîmes pas. » (41) Bien sûr, sa disparation était le signe de son malheur le plus visible. Quand l’oncle l’a vu, Werner s’est comporté d’une façon bizarre, levant sa main puis la laissant tomber, semblant irrésolu au cœur et au corps. Puis il s’est caché dans son bureau !(42) Cette comportement dit clairement que Werner se sentait coupable de quelque chose ou déçu par quelque chose.

La nièce est le personnage le plus silencieuse du romain, la complémente de Werner. Elle ne dit rien sauf qu’une phrase pendant toute l’histoire. Ça c’est « ‘Il va partir…’ », des paroles pathétiques qui enfin ont fini sa silence. Elle a commencé vraiment forte, avec un air indigne. Quand Werner est arrivé, cette fille n’a jamais le regardé. « Ma nièce avait ouvert la porte est restait silencieuse. Elle avait rabattu la porte sur le mur, elle se tenait elle-même contre le mur, sans rien regarder. » (19) Après tout ce drame, la nièce est revenu et a repris son tasse du café, comme rien ne s’est passé. L’oncle, un peu mal à l’aise, avait dit : « « C’est peut-être inhumain de lui refuser l’obole d’un seul mot. » Ma nièce leva son visage. Elle haussait très haut les sourcils, sur des yeux brillants et indignés. » (26) En plus, elle a toujours fait du travail : « Elle attira sur ses genoux ma veste de velours et termina la pièce invisible qu’elle avait commencé d’y coudre. » (21) Elle pouvait toujours se concentrer au commencement, ce qui a changé vers la fin. Son apathie était visible en ses actions quotidiennes.

Même qu’on montrait le haïr à Werner par le silence, on le laissait faire ce qu’il veut, parler aux deux français. Werner a même dit aux deux s’ils ne veulent pas le voir, ils peuvent fermer la porte du salon à clef ; mais « Nous ne fermâmes jamais la porte à clef. » (23) Malgré eux-mêmes, ils ne pouvaient pas faire quelque chose de si impolie à un homme qui n’a vraiment rien fait du mal contre eux. Mais cette faiblesse à la fin les a conquis. Au commencement, Werner n’a poussé pas trop ; il parle des petites choses de n’importe quoi. Il a regardé autour de lui chaque fois qu’il est venu parler et a toujours passé de temps en regardant la nièce « immanquablement sévère et insensible » (23). Cependant, il a toujours l’air souriant, selon l’oncle. Chaque fois cet officier n’est pas venu, on peut voir dans les français qu’ils s’inquiètent un peu, malgré ses décisions de le haïr. La nièce toujours travaillait d’une façon appliquée en cachant ses émotions. (23) L’oncle, qui est le raconteur d’histoire, a parlé de ses pensées inquiétées. La première fois que Werner est « en retard », il avait l’air d’être vraiment fatigué. La nièce, en lui ignorant, « tricotait avec une vivacité mécanique. Elle ne jeta pas les yeux sur lui, pas une fois. … » (24)

Cependant, la nièce ne pouvait que s’identifier avec Werner, car elle connaissait tous ses rêves, ses espoirs, ses pensées… À ce point, il faut l’aimer ou le détester. Un fil a apparu entre les sourcils de la nièce, peu à peu, quand il parle. (29) Elle s’agitait dans son cœur, et ses mains ont répondu par coudre toujours plus vite. Son oncle a remarqué « un léger tremblement des doigts. » (33)Ses actions voulaient montrer qu’elle souffrait en décidant qui a raison et qui a tort : son instinct dit que Werner est vilain, mais son cœur dit qu’il est un gentilhomme. C’est une crise de la morale pour laquelle il n’y a pas une seule réponse. Si têtue, elle a continué à feindre l’apathie jusqu’au point que Werner est disparu. Mais son oncle pouvait comprendre pourquoi la fille « ne cessa de lever les yeux de son ouvrage, à chaque minute, pour les porter sur moi… A la fin, elle laissa tomber ses mains, comme fatiguée, et, pliant d’étoffe, me demanda la permission de s’aller coucher de bonne heure. » (42)

Il y a longtemps que personne n’a vu Werner, et tout d’un coup, on l’a entendu en descendant l’escalier. Il restait au fond de l’escalier : « un long silence suivit, le regard de ma nièce s’envola, je vis les paupières s’alourdir, la tête s’incliner et tout le corps se confier au dossier du fauteuil avec lassitude. » (43) Elle a perdu l’inquiétude qu’elle avait soufferte pendant longtemps, parce que Werner est enfin arrivé. Mais il n’est entré pas. Et enfin, elle était forcée de dire quelque chose. « Deux nouveaux coups furent frappés [par Werner],-deux seulement, deux coups faibles et rapides,- et ma nièce dit : « Il va partir… » d’une voix basse et si complètement découragée… » (43-44) A ce moment-là, on a rompu le silence. Il ne restait plus une division entre l’allemand et les français. Les trois êtres-humain ont partagé ses souffrances, les souffrances des rêves écrasés. Les mains tremblaient, se tendaient, se pliaient, le coup d’œil entre Werner et la nièce bourdonnait avec l’intensité. Il a dit : « Il faut l’oublier ». Et la fille a laissé tomber les mains, pour la premier fois elle oubliait son travail. Les mains étaient raides et inertes. (45) À la fin, Werner ne supportait regarder personne. Il est sorti en disant « -Je vous souhaite une bonne nuit. … Adieu . » En regardant la nièce, il a dit « Adieu. » Et il savait, par le visage de cette fille, pale et tendu, qu’elle se souciait de lui aussi. (50) Même qu’elle n’avait dit que quatre mots, il savait.